

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a mic. filmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'AMI DE LA RELIGION
ET DU ROY;

JOURNAL ECCLESIASTIQUE,
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

PRO FEO, REGE, ET PATRIA.

VOLUME PREMIER.

N^o 2.

SAMEDI, LE 1^{er} JUILLET, 1820.

Ce Journal paraît une fois par mois, en un Pamphlet de 16 pages in-octavo.
Le prix de la souscription est de QUINZE CHILLIMS, payables par
Semestres. Les frais de Postes seront remboursés par le souscripteur.
Les Lettres, Livres, Paquets, et tous objets dont l'annonce serait demandée,
seront adressés à Monsieur DEBAY, à l'Imprimeur de ce Journal.
On peut souscrire à cette Imprimerie et chez Messieurs les Agents de la
Gazette des Trois-Royaumes.

PARIS, CHEZ M. DEBAY,

IMPRIMEUR, RUE DU GYMNASE, N^o 30.

1820.

L'Ami de la Religion et du Roi ;

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE,

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

PRO DEO, REGE, ET PATRIA.

Vol. I.] TROIS-RIVIERES, 1er. JUILLET, 1820. [N^o. 2.

Sur le Panorama de Jérusalem.

Heureux les chrétiens à qui il a été donné de visiter les lieux saints, et de fouler ce sol témoin de tant de prodiges, et encore empreint des traces sensibles de la puissance et de la présence d'un Dieu ! Heureux ceux qui ont vu de leurs yeux cette Jérusalem pleine de grands souvenirs, théâtre de l'ancienne alliance, berceau de la nouvelle, où se sont consommés tant de mystères, où tant de hautes leçons ont été données au monde, où ont paru tant d'exemples éclatans, où se sont passés les événemens les plus mémorables de la religion. Autrefois, dans des âges de ferveur, nos pères alloient renouveler leur piété sur cette terre féconde en merveilles ; ils ne pouvoient retenir leurs larmes en parcourant ces lieux précieux à leur foi ; ils n'abordoient en Palestine qu'avec un religieux respect, et y trouvoient partout des noms consacrés par les traditions les plus anciennes. Jérusalem surtout touchoit ces généreux chrétiens, et ils ne pouvoient se lasser de visiter tous les endroits célèbres par quelques circonstances rapportées dans les livres saints. La montagne de Sion, le palais de David, le temple de Salomon, le palais d'Hérode, le Calvaire, le saint Sépulchre ; tous ces monumens réveillent des idées imposantes dans l'imagination du voyageur le plus indifférent, à plus forte raison dans le cœur du fidèle familiarisé avec l'histoire de la religion : on croit assister aux événemens qui se sont passés tour à tour dans cette antique enceinte ; chaque pas parcît nous rapprocher de ces tems reculés, chaque ruine nous intéresse et nous étonne, et les pierres muettes même ont une voix éloquente qui force à la réflexion l'esprit le plus frivole, et qui ébranle l'incrédulité la plus froide et la plus décidée.

Aussi notre siècle s'épargne ces émotions vives, et craint ces impressions incommodes ; le voyage de Jérusalem n'est plus regardé que comme une foiblesse digne du moyen âge. Dans nos dédains superstitieux et de ridicule. Nous approuvons qu'on aille visiter Ferney ou Ermenonville, que l'on cherche la place du palais Tibère ou de la campagne de Néron, que l'on aime à considérer toutes les ruines

de l'antiquité, et à étudier les monumens de la Grèce ou de Rome; mais avoir la dévotion de vénérer les lieux sanctifiés par les mystères de notre religion, cela passe pour exaltation d'esprit et pour une sorte de pusillanimité. On vous permettroit de vous prosterner devant les restes du Capitole, et d'aller chercher au loin les débris du temple Jupiter; mais on vous feroit presque honte de porter votre hommage au tombeau de Jésus-Christ, et de parcourir avec respect les lieux qu'il visita durant sa vie mortelle. Telle est la philosophie de notre siècle, et peut-être a-t-elle souri de pitié au récit de deux voyageurs que la piété ou la curiosité ont portés, dans ces dernières années, à voir la Palestine.

Quoi qu'il en soit, on a trouvé le moyen d'abrèger ce pèlerinage; si nous ne faisons plus le voyage de la terre Sainte, nous pouvons du moins avoir une idée de l'aspect de ces lieux. L'invention du panorama vient de transporter Jérusalem au milieu de Paris, et chacun peut à peu de frais, en connoître les principaux monumens, et en comparer l'état présent avec sa grandeur passée. Nous ne saurions dissimuler l'impression qu'a faite sur nous l'aspect de cette cité; nous nous rappellâmes ce passage de M. de Châteaubriand, lorsque Jérusalem frappa pour la première fois ses regards: "Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroi de Bouillon, pensant au monde entier chargé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple dont il ne reste pas pierre sur pierre. Quand je vivrois mille ans, je n'oublierai jamais le désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova et le dépouvement de la mort."

Le spectateur est placé sur la partie la plus élevée du couvent de St. Sauveur, sur la montagne de Gion, au couchant. De là de quelque côté qu'il tourne les yeux, d'anciens monumens et des ruines imposantes s'offrent à lui; mille souvenirs se pressent dans son imagination. Nous nous rappellions à la fois les patriarches et les prophètes, cette suite de rois qui avoient résidé dans cette enceinte, les exploits de David, la grandeur de Salomon, les prospérités et les revers de ce peuple choisi, ce temple où le vrai Dieu étoit seul adoré, tandis que le reste du monde sacrifioit à de vaines idoles; tant de prodiges de puissance et de bonté qui avoient éclaté dans ses murs, prodiges surpassés depuis par le plus étonnant de tous, la venue du Fils de Dieu. Il nous sembloit voir ce Désiré des nations, là montant au temple, ici instruisant les peuples, guérissant les malades, reprochant aux Juifs leur endurcissement, et annonçant à cette même ville le sort qu'elle éprouve aujourd'hui; c'est par là qu'il fit son entrée triomphante; j'entends les cris de la joie, *Hosanna Filio David*, et presque en même tems partent, du côté opposé, des cris bien opposés, *tolle, tolle, crucifige eum*. Toutes les circonstances de sa passion s'offrent à sa mémoire. Voilà le Calvaire, voilà le saint Sépulchre, voilà le Cénacle, toute l'histoire de la religion est là; tout y parle de Dieu, tout y annonce sa miséricorde ou sa justice.

L'aspect de Jérusalem a quelque chose de sombre et de grave. Des

PER

A-1032

maisons qui ressemblent à des tombeaux, des rues désertes, un silence effrayant, un ciel brulant, un terrain desséché, des ruines élevées sur d'autres ruines, partout le spectacle de la misère, de la désolation et de la mort; voilà cette ville d'abord si privilégiée, puis si coupable. En parcourant ses monumens, vous apercevez une masse d'architecture composée d'une coupole d'un clocher en ruines et d'un dôme; c'est le saint Sépulchre: un incendie consuma il y a quelques années le toit de l'église et le dôme; on a élevé à la place de ces coupoles. Le total de l'édifice se compose de trois églises, celles du Calvaire, celle du Saint Sépulchre et celle de l'invention de la Sainte-Croix. La nef du Saint-Sépulchre est surmontée d'un dôme; elle est deservie par des religieux latins; des religieux du rit grec occupent le chœur. On y a pratiqué des demeures pour les prêtres des diverses communions de l'Orient, et des chapelles où ils célèbrent l'office divin jour et nuit; des escaliers communiquent aux églises du calvaire et de l'Invention. Les lieux marqués pour quelques circonstances de la passion, sont autant de stations chères à la dévotion des fidèles. Les religieux qui gardent ces stations viennent de différentes parties de la chrétienté: ils sont enfermés par les Turcs sous trois clefs et reçoivent leur nourriture par un guichet. Ils restent ordinairement trois mois de suite sans sortir, et sont relevés au bout de ce temps par d'autres religieux de leur ordre. Les Turcs ont près de là un corps-de-garde, et font payer un tribut aux pèlerins.

Derrière l'église du Saint Sépulchre on aperçoit le dôme d'une mosquée, et partout dans Jérusalem on trouve les monumens des infidèles à côté de ceux des chrétiens: triste mélange qui afflige les yeux, et qui est une des punitions divines sur ce malheureux pays. En tournant à droite, on voit successivement le lieu où étoit la prison de saint Pierre et l'enclos qu'habitoient les chevaliers de Saint Jean: au delà de la ville, on découvre l'intérieur des terres, et presque à l'horizon, le lac Asphaltite, ou Mer morte, célèbre par une grande catastrophe. C'est dans cette direction que sont situées les villes de Rama et de Bethléem. Cette dernière, où le Sauveur vit le jour, n'est plus qu'un pauvre village ou restent un couvent et une église: sainte Hélène fit bâtir l'une à l'endroit de la crèche, l'autre est partagé entre des religieux latins, grecs et arméniens. A une demi-lieue, sont les ruines d'une chapelle construite sur la grotte où étoient rassemblés les bergers quand l'ange vint leur annoncer la naissance du Messie. De ce côté, en approchant de la mer, est le couvent de Saint Saba bâti dans le torrent de Cédron. A l'orient de la mer morte, paroît la chaîne des montagnes d'Arabie: c'est par là que les Hébreux entrèrent dans la terre promise, et on se reporte, par la pensée, vers le désert où ils errèrent si longtems, et où Dieu signala tour à tour sa justice et sa bonté par tant de prodiges.

En ramenant nos yeux vers la ville et en tirant toujours à droite, est le mont Sion, qui domine entièrement Jérusalem, et qui est couvert d'une masse de bâtimens. C'étoit là le palais de David, et il en a conservé le nom; sur ses fondations on a élevé un château fort.

Dans cette direction, sont plusieurs noms connus dans l'ancien et le nouveau Testament. Une coupole, dont on n'aperçoit que le sommet, fait partie d'une belle église bâtie sur le lieu où l'apôtre saint Jacques eut la tête tranchée, elle appartient à des religieux arméniens dont le couvent est contigu. Les bâtimens de la montagne débordent à la vue du spectateur, placé au centre du panorama, la maison où la sainte Vierge se retira après la mort de son Fils, celle de Caïphe, le Cénacle. A l'horizon sont les montagnes de Judée et le pays des Philistins. Sur la montagne de Gion, d'où les points de vues sont pris, s'élève le couvent de Saint Sauveur, qui a bien plus l'air d'une prison que d'un monastère. Il est occupé par des religieux Récolleta qu'on appelle les Pères de Terre Saint, et qui ont remplacé les chevaliers de Saint Jean pour la garde du saint Sépulcre.

« Là s'écrioit naguère un écrivain célèbre ; là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus Christ, ni spoliations, ni mauvais traitemens, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour au tour du saint Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante ; ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité ; pressés par le bâton et le sabre, les femmes, les enfans, se précipitent dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi foibles remparts ? La charité des moines. Ils se privent des derniers besoins de la vie pour racheter leurs supplians. Turcs, Grecs, Arabes, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques religieux qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnoître avec Bossuet que « Des mains levées vers le ciel enfondent plus de bataillons que des milliers armées de javalots ».

A droite, vers le nord, sont les murailles de la ville et les campagnes environnantes. C'est par là qu'arrivèrent jadis les croisés, et on assigne encore les quartiers de chacun des chefs. De ce côté est la porte de Damas, et, à peu de distance la grotte de Jérémie. Les Juifs ont leur quartier au nord-est ; là ces anciens maîtres de la Judée vivent esclaves et opprimés ; relégués dans la partie la plus basse de la ville, en butte à toutes les vexations, ils attendent encore le Messie après l'avoir immolé, et demandent à Dieu un libérateur après avoir rejeté celui qui venoit à eux plein de douceur. Ecrasés par la croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent plongés dans un inexplicable aveuglement, et ne paroissent survivre à tant de nations que pour offrir un témoignage de leur crime et de leur châtement. Au midi des quartiers des Juifs se trouvent des lieux célèbres dans le nouveau Testament, les restes du palais de Pilate, une arcade de la galerie où il montra Jésus-Christ au peuple, la piscine probatique, les ruines d'une église bâtie sur l'emplacement de la maison où la sainte Vierge est venue au monde, les restes du palais d'Hérode,

la porte de saint Etienne, celle par laquelle notre Seigneur fit son entrée triomphante le jour des Rameaux, etc. Dans cette partie et sur l'emplacement du temple, s'élève la mosquée de la Roche, qui est fort révérencée des Turcs et qu'ils ont enrichie des dépouilles des églises chrétiennes. La magnificence de ce monument, élevé par l'infidélité, contraste avec l'état de dégradation des édifices consacrés à notre religion. En deçà est la coupole fort endommagée d'une église occupée par des religieux grecs ; près de l' est un couvent habité autrefois par des religieux. En dehors de la ville, dans cette direction s'élèvent la montagne des Oliviers et celle du Scandale, ainsi nommée à cause de l'idolâtrie de Salomon ; elles sont séparées de la ville par la vallée de Josaphat que traverse le torrent de Cédron. Cette vallée est pleine de tombeaux, les Juifs venant encore s'y faire enterrer de lieux fort éloignés. * On y voit le tombeau de la sainte Vierge : l'église que sainte Hélène fit bâtir sur ce lieu est assez bien conservée. Sur le bord de la vallée est le jardin des Olives qui appartient aux Pères de la terre-Sainte ; on y remarque huit gros oliviers que l'on dit avoir existé du tems de notre Seigneur, et qui annoncent une extrême ancienneté. Au près se trouve le village de Gethsémani, où le Sauveur fit la dernière cène. De ce côté sont quelques grottes, le lieu où Jésus-Christ fut trahi par Judas, celui où il pleura sur Jérusalem, etc. Au sommet de la montagne des Oliviers, Jésus-Christ fit son ascension ; saint Hélène avoit fait bâtir une église que les mahométans ont détruite pour élever à la place une mosquée. Sur les rochers d'où Jésus-Christ s'éleva, on aperçoit l'empreinte d'un pied d'homme.

Nous avons fait aussi le tour de la ville, et avons passé les divers monumens, nous nous étions fait expliquer les différentes parties de ce vaste tableau, nous restâmes longtems les yeux fixés sur la cité déicide, passant de la montagne de Sion à celle des Oliviers, et de la campagne de Bethléem au Calvaire, revenant souvent sur les mêmes lieux, voyant les événemens se presser au tour de nous, et ne pouvant suffire à la foule d'idées qui nous assiégeoient. Combien de peuples avoient régné tour à tour dans cette enceinte ! les Cananéens, les Juifs, les Assyriens, les Perses les Grecs, les Romains, les chrétiens, les Arabes, les Turcs. Combien d'hommes illustres dans les annales de la religion et dans celles du monde avoient vécu ou passé dans ces mêmes lieux ! Et quand on pourroit oublier ces grands noms, n'est-ce pas ici que le Fils de Dieu lui-même a consommé la plupart de sa vie mortelle ? Cette ville a entendu tant de discours sublimes sortis de sa bouche divine ; elle a été témoin de tant de beaux exemples et de tant de prodiges ; elle a vu son triomphe, sa passion, sa mort, sa résurrection glorieuse, son ascension. C'est là que le christianisme s'est répandu dans l'univers ; c'est là qu'a commencé cette heureuse révolution qui devoit substituer un culte saint et pur aux superstitions de l'idolâtrie, et une morale céleste à des pratiques honteuses. Tout y élève l'ame et nourrit la piété. Nous sortîmes à regret, nous proposant de venir ranimer notre foi a ce spectacle et de suppléer ainsi, quoique d'une manière fort imparfaite, à un pèlerinage dont trop de motifs nous ravissent l'espérance.

Sur le Nécessité de l'Education Religieuse.

.....

L'objet que je me propose de traiter est un des plus importants qui puissent occuper les hommes de bien ; il s'agit de l'éducation, et spécialement de l'éducation chrétienne. Hélas ! ce point si essentiel, négligé, méconnu, contrarié même dans notre patrie, d'après les funestes maximes qui s'y étoient répandues, a été une des causes principales de nos malheurs. Il nous suffiroit de considérer le passé pour nous pénétrer des terribles conséquences qu'entraînent les éducations irréligieuses. Les principaux auteurs, les agens les plus actifs de cette révolution qui a bouleversé la France, spolié et persécuté la religion, massacré notre vertueux Roi, les ministres sacrés, les citoyens les plus respectables, nos plus proches parens, nos amis les plus chers, ont été les criminels jeunes gens que, dans leur enfance, des instituteurs, ou négligens ou corrompus, n'avoient pas imbus des principes religieux.

Je n'imagine pas qu'il soit utile d'entrer dans la question générale de la nécessité d'une bonne éducation morale ; je regarde ce point comme tellement évident qu'il n'a pas besoin d'être prouvé. Je doute même qu'il se soit trouvé des hommes, dirai-je assez dépravés, dirai-je assez insensés, pour contester une vérité aussi claire. Je me contenterai donc d'établir ici, ce que des incrédules de notre siècle ont osé nier, l'importance de fonder l'éducation sur la religion ; la nécessité de l'éducation religieuse pour former l'éducation morale.

Je ne m'arrêterai pas non plus à prouver cette autre vérité, qui n'est ni ne peut être contestée, que la loi divine impose aux parens l'obligation d'élever leurs enfans dans la crainte de Dieu. Admettons seulement la disposition de la sagesse suprême. Voulant le salut de l'homme, elle charge de la lui procurer ceux qui en ont le plus de desirs et le plus de moyens ; qui y travailleront avec le plus de zèle par leur tendresse, avec le plus d'efficacité par leur autorité.

Quand le devoir de l'éducation chrétienne ne seroit pas impérieusement prescrit aux parens par la loi de Dieu, il leur seroit encore imposé par la nature de la chose. La morale et la religion ayant entre elles une connexion intime pour inculquer la morale, il faut inspirer la religion. Pour donner aux élèves les vertus que le monde désire, il faut commencer par les munir de celles que la loi prescrit. Parens qui souhaitez que vos enfans soient honnêtes (et quel est celui qui ne le souhaite pas ?) rendez-les pieux ; fondez sur la religion l'édifice de leurs vertus sociales. C'est la base la plus solide ; c'est la seule qui le soit véritablement, généralement, constamment. L'assembler sur d'autres principes, c'est établir le bâtiment sur le sable. Les filtrations des séductions le mineront ; les vents des passions le renverseront ; les torrens des exemples l'entraîneront. Telle est la force précieuse des principes chrétiens, qu'ils présentent les motifs les plus puissans, donnent les intérêts les plus grands, inspirent les desirs les plus vifs, fournissent les moyens les plus efficaces, de pra-

liquer les vertus morales. Notre sainte loi, pour porter les hommes au bien, réunit tous les genres d'universalité : l'universalité des personnes ; l'esprit le plus simple, le plus grossier, la connoît aussi visiblement, sent aussi vivement l'obligation de s'y conformer que le génie le plus profond : l'universalité des actions ; qu'elle est la vertu qu'elle ne prescrit pas, la perfection qu'elle ne conseille pas ? Quel est le vice qu'elle ne proscrire pas, le crime qu'elle ne punisse pas ? L'universalité des circonstances ; elle suit l'homme dans les diverses vicissitudes de sa vie ; lui fait remplir tous les devoirs de son état quelconque ; commande à ses démarches les plus secrètes ; pénètre jusqu'à sa pensée ; et non contente de réprimer le péché, en interdit la volonté, en étouffe le désir, en bannit l'idée.

Ce n'est pas seulement au temps de l'éducation que servent les principes religieux. C'est une maxime constante par l'expérience et consacrée par l'Esprit-Saint : la voie qu'aura suivie le jeune homme, il ne s'en écartera pas, même dans sa vieillesse. Ainsi sa marche, dans toute la suite de sa vie, dépend en grande partie de la route où il aura été placé. Elevé chrétiennement, il est difficile qu'il ne reste pas vertueux ; élevé sans religion, il est plus difficile encore qu'il ne devienne pas coupable. L'éducation Chrétienne est une source pure dont le cours s'étend dans toute la vie, et dont la bénigne influence fait constamment germer toutes les vertus. Celui qui a eu le bonheur de la recevoir, instruit que tout ce qui lui arrive lui est ménagé par la Providence, en fait constamment l'usage pour lequel elle le lui envoie. La piété qu'on lui a inspirée devient la vertu particulière et propre dans chacune de ses situations. Elle le rend modéré dans la prospérité, ferme dans les revers, affable dans les dignités, noble dans les disgrâces, charitable dans la richesse, résigné dans la pauvreté, laborieux dans la santé, patient dans les maladies. Restant toujours chrétien, il est toujours tout ce qu'il doit être.

Ce n'est pas tout encore : les heureux effets de l'éducation religieuse s'étendent plus loin que la vie ; ils se prolongent jusque dans les générations suivantes. Considérez ces maisons honorables où la vertu est héréditaire ; où se conserve d'âge en âge la pureté des principes ; où l'honneur, la probité, les mœurs, l'attachement aux saines maximes, l'observation des bonnes règles, l'accomplissement de tous les devoirs, l'assiduité aux fonctions, se conservent de race en race ; que la considération publique vous indique ; que sont forcés de respecter ceux même qui ne les imitent pas. Demandez aux chefs de ces familles révérees comment ils ont reçu, comment ils perpétuent cette succession de vertus. Ils vous répondront que c'est le fruit de l'éducation que leur ont donnée leur pères, et qu'ils reportent à leurs enfans. Les maximes chrétiennes sont dans ces maisons vertueuses, des maximes de famille, regardées comme la plus précieuse portion de l'héritage de leurs ancêtres, comme la partie la plus sacrée de la propriété commune. O combien heureuse, combien florissante seroit la société où une éducation pareille seroit donnée à tous les enfans ! combien en peu de temps seroit changée la face de la terre ! Nous verrions les maisons devenues des habitations de paix, et non

plus de discorde ; les églises des lieux de prières, et non plus de dissipation ; les cercles des assemblées d'édification, et non plus de scandale, les conversations des écoles de vertu, et non plus de vice ; la cour un foyer de patriotisme, et non plus d'intrigue ; le barreau un modèle d'équité, et non plus de chicane ; les comptoirs des bureaux de charité, et non plus de fraude ; la société entière un théâtre de charité, et non plus d'égoïsme

Nous avons entendu, dans ce siècle déplorable, une doctrine diamétralement opposée à ces certaines et salutaires maximes. L'incrédulité, dont toutes les pensées sont contraires aux lumières de la raison, comme aux principes de la religion, demande à haute voix qu'on s'abstienne de parler de Dieu dans les premières années de la vie. Elle trie, elle crie, elle publie de tous côtés, que l'éducation religieuse doit être renvoyée à l'adolescence, c'est-à-dire au temps où le jeune homme, sortant des mains de ses maîtres, commence à se présenter dans le monde.

Incrédules, je comprends facilement l'intérêt que vous inspire ce langage. Semblables à ces insectes dévastateurs, qui vont, rampant sous terre, détruire les plantes en coupant leurs racines, pour exécuter plus sûrement votre affreux projet d'aneantir la religion, vous attachez à sa racine vos dents meurtrières. Afin de dessécher dans tous les cœurs la pitié, vous travaillez à en tarir la source.— Vous voulez que nous livrions à vous, à votre enseignement séducteur, à vos exemples plus séducteurs encore, une jeunesse dépourvue de principes qui la préservent, vides de connoissances qui l'éclairent, dénuée de raisonnement qui la défendent, libre de frein qui la retienne. Vous la trouverez alors, je le sens, bien plus susceptible de vos institutions, bien plus complaisante pour vos scandales, bien plus docile à vos exhortations, en un mot, à tous égards, bien plus facile à corrompre.

C'est dès les premiers momens où quelques lueurs de raison se font appercevoir, que doit commencer l'éducation chrétienne. Je dirois volontiers que cette éducation doit prévenir la raison. Que les premiers regards de l'enfant soient frappés d'actes de piété ; que les premières paroles qu'il comprend annoncent l'édification, que les premières actions qu'il observe soient des exercices religieux ; qu'il voie qu'il y a un Dieu avant même qu'on le lui ait dit. A mesure que ses idées s'étendent, et que sa raison s'éclaire, les vérités saintes doivent lui être développées par des instructions toujours bien à sa portée, lui être inculquées par des exhortations fréquentes, mais peu longues, lui être surtout présentées par des exemples toujours soutenus.

Hélas ! les soins les plus assidus de l'éducation religieuse n'ont pas toujours la force de prévenir et d'arrêter la terrible impulsion des passions. Combien de pères ont à déplorer les égaremens de leur fils, sans parler de ceux qui ont à se les reprocher ! O vous qui éprouvez ce malheur, le plus douloureux pour une âme paternelle, et vous lamentant, ne désespérez pas. Allez au-devant de ces malheureux qui courent à leur perte. Conjauez-les par votre tendresse

pour eux, par leur respect pour vous, d'avoir pitié de l'affliction qu'ils vous causent. Touchez-les par le spectacle de votre douleur, et employez, à les retirer de leurs désordres, les larmes même qu'ils vous font répandre. Joignez les précautions de la prudence à l'ardeur du zèle, les caresses aux reproches, la douce insinuation aux vives exhortations. L'histoire de la religion vous présente un exemple mémorable d'un grand succès de ce genre, et des moyens propres à l'obtenir. Egaré par les exemples d'un père peu religieux, emporté par la fougue de ses passions, Augustin s'est abandonné, sans réserve aux excès de tous les genres. L'erreur a perverti son esprit; le libertinage a corrompu son cœur. Témoin de ces écarts honteux, sa mère, la pieuse Monique, a mis inutilement en usage pour l'arrêter, toutes les instances de l'amour maternel, toutes les représentations du zèle, tous les efforts de l'autorité. Il n'y a pas de frein assez puissant pour retenir un aussi violent coursier. Elle gémit, mais sans s'abattre; elle se désole, mais sans se rebuter. Sa tendresse semble s'accroître des torts de son fils. Les épreuves auxquelles il met sa complaisance, ne la diminuent pas. Toujours douce, jamais foible, prudente en même temps que zélée, elle emploie pour le ramener, les exhortations plus que les reproches, les exemples plus que les exhortations, et plus que tout encore, ses ferventes prières. Elle parle quelquefois à Augustin de Dieu, mais bien plus souvent à Dieu d'Augustin. En même temps qu'elle excite dans son cœur les remords, elle en sollicite vivement la grâce. En vain, pour se soustraire à ses représentations, et à celles de sa propre conscience, il fuit dans différens pays: cette mère infatigable se précipite sur ses pas. Il retrouve partout à ses côtés cette inaltérable bonté, toujours occupée de lui plaire et de le ramener. Elle le conduit, avec une sainte adresse, aux éloquents exhortations d'Ambroise:— Non, lui disoit un saint évêque, touché de ses pieux efforts, non, il est pas possible que le fils de tant de larmes périsse. Il s'accomplit enfin cet heureux oracle; il arrive ce jour désiré par tant de vœux, sollicité par tant de prières, acheté par tant de sacrifices, préparé par tant de travaux: jour heureux qui vit Augustin tomber aux pieds de sa mère, abjurant ses erreurs, détestant ses vices, reconnoissant que c'est à elle qu'il doit son retour à la vertu. Tendre et vertueuse Monique, quels furent, à la suite de vos longues afflictions, les transports de votre joie en serrant dans vos bras ce fils si cher, devenu enfin digne de vous! Vous avez été deux fois sa mère; vous l'aviez donné à la terre, vous venez de l'engendrer à Dieu. Vous voyez votre Augustin près de devenir le soutien de l'Eglise, le défenseur de sa doctrine, la terreur de ses ennemis, le prédicateur de sa morale, le plus savant de ses docteurs, le modèle de ses évêques. La terre n'a plus désormais rien qui vous retienne. Il ne vous reste plus qu'à aller recevoir le prix de vos grands et utiles travaux, et qu'à aller précéder dans le Ciel celui à qui vous en avez ouvert les portes.

Le Cardinal DE LA LUZERNE,

[L'Europe est dans une situation très critique, et plus dangereuse que lorsque les armées la ravageoient depuis Cadix jusqu'à Moscou. Nous l'ignorons : parce que les Journaux qui presque seuls nous instruisent de ce qui s'y passe, ne nous montrent jamais que le même côté de la médaille. — Nous ne cherchons pas à le connoître ; parce que cela ne trouble pas actuellement nos intérêts commerciaux. Ce n'est qu'un combat et un triomphe de doctrines dans ce siècle de lumières, qui nous apprend que la Religion, la Morale et l'Ordre ne sont que d'absurdes rêveries dont nos stupides ayeux ont été bercés pendant dix-huit siècles ; eh ! que nous importe ce conflit de doctrines ? Voilà ce que les Gouvernements sans exception ont d'abord pensé : mais enfin quoiqu'un peu tard, ils en apperçoivent les conséquences : delà les conférences de Francfort et de Carlstadt pour opposer une digue au torrent. Cette coalition a jetté l'alarme dans le camp des libéraux et des indépendans, mais nos Papiers se sont bien donné de garde de nous faire part du resultat de cette coalition.]

Nous tâcherons de bien nous en instruire et de le faire connoître à nos lecteurs ; en attendant nous leur donnons la pièce suivante qui est très-authentique et très-intéressante.]

.....
Déclaration de Berlin.

—000—

Quelques Journaux François, ont rédigés par des François, ont pris à tâche de défigurer les événemens qui se sont passés en Prusse. Des mesures de sûreté que la police de ce pays a cru devoir prendre contre des gens qui, dans leur perversité ou leur fanatisme, ne tendoient à rien moins qu'à troubler la tranquillité de l'Allemagne entière, paroissent à ces écrivains des attentats contre la liberté publique et des actes de tyrannie. Dans ces feuilles, il n'est question que d'arrestations et de persécutions ; à les entendre, les carreaux de Berlin sont remplis de victimes, et la terreur règne dans cette ville. Cependant la paix intérieure de ses habitans n'a pas été troublée un instant : les hommes sages et bien pensans, qui en forment l'immense majorité, approuvent tout ce qui tend à assurer leur repos ; ils demandent qu'on punisse sévèrement ceux qui auroient voulu le troubler. Si la terreur règne à Berlin, cela ne peut être que parmi les correspondans de quelques journalistes François, si toutefois ils en ont, et qu'ils ne forgent pas eux mêmes les nouvelles qu'ils débitent avec tant d'effronterie.

Il n'est pas difficile d'appercevoir le but de ces écrivains. A leurs yeux tous ce qui tend à raffermir les États est un crime ; toute mesure de vigueur les fait enragier, parce qu'ils sentent bien qu'ils ne pourront réussir dans leurs projets infernaux, que lorsque tous les Gouvernemens d'Europe, occupés chez eux, seront forcés de détourner les yeux des menées d'un parti qu'une clémence renouvelée n'a pu cor-

riger. N'osant encore avouer leurs projets, ni se déclarer ouvertement les défenseurs de leur collaborateurs et amis, ils trompent la bonne foi de leurs lecteurs en leur disant que le gouvernement Prussien a cru "à une conspiration qui n'existe pas; conspiration qu'une faction qui d'après eux, trouble la France depuis le 5 Septembre, 1816, et contribue à l'agitation dans laquelle le monde se trouve aujourd'hui plongé, a été inventée pour effrayer ce gouvernement."— Telle a été, depuis l'origine, la tactique des révolutionnaires François, d'attribuer à leurs adversaires les plans ténébreux qu'ils tramaient eux mêmes, et d'appeler faction la partie saine de la nation dont ils craignoient la résistance. Nous ignorons si, hormis la France, le monde est plongé dans l'agitation; nous n'en voyons pas en Prusse; ou si l'on veut appeler ainsi les menées sourdes de quelques insensés, nous savons bien à qui nous en sommes redevables, de ceux qui ont intérêt au maintien des trônes, ou de ceux qui travaillent à les renverser.

Un des Journalistes François, qui a besoin de montrer d'autant plus de zèle pour la partie dont il est aujourd'hui le coryphée, qu'il doit expier le crime d'avoir paru fidèle à Louis XVIII jusqu'au 19 Mars 1815, veut bien, en accusant le gouvernement Prussien d'avoir cru à une conspiration qui n'existe pas, convenir cependant que ce gouvernement n'a pas été l'inventeur de la conspiration; mais qu'il s'est laissé tromper "par des apparences équivoques, par des souvenirs qui l'induisent en erreur, par des comparaisons inexactes avec d'autres époques, enfin par une condescendance déplorable envers les éternels entrepreneurs de la délation." Etrange présomption d'un écrivain éloigné de 300 lieues, qui se croit permis de donner un démenti formel à un gouvernement connu par sa modération et sa véracité! Si cet écrivain n'a pas vu les documens qui constatent la réalité de la conspiration, qu'est-ce qui l'autorise donc à en nier l'existence? En le faisant ne prouve-t-il pas qu'il est beaucoup mieux initié dans ce mystère qu'il ne veut le paroître, et qu'il espère donner le change au gouvernement, en lui faisant envisager comme des apparences équivoques ce qui n'a que trop de réalité, et en lui suggérant la crainte d'être trompé par des souvenirs et des comparaisons inexactes? Que les faits sur lesquels se fondeient les mesures prises par la Police de Berlin, soient des réalités ou des apparences, les tribunaux en jugeront. Quant aux "souvenirs" et aux "comparaisons," il ne peut en exister d'autre ici que le souvenir des maux que les révolutionnaires ont causés à l'humanité, et la comparaison des moyens perfides qu'ils ont employés. Si le journaliste, comme il l'insinue, a vécu en Allemagne, il doit savoir que les délateurs n'ont aucun accès au trône de Frédéric-Guillaume, et que ses conseils les detestent. Ce n'est pas en Prusse que peuvent réussir "les éternels entrepreneurs de délation"; le journaliste sait mieux

quel est le pays où la calomnie frappe journellement de plaies profondes, soit qu'elle couvre ses mensonges du voile du secret, soit qu'elle se serve de la voie des feuilles périodiques, pour les répandre. Le gouvernement Prussien, sort de la confiance de ses administrés, peut dédaigner ces calomnies qui ne trompent personne. Sa conduite n'a pas besoin de justification : les mesures qu'il a prises pour déjouer les complots de quelques mauvais citoyens, lui étoient prescrites par la protection qu'il doit aux bons citoyens. Il s'en faut de beaucoup qu'elles soient aussi sévères ni aussi étendues qu'on se plaît à les représenter en France. Le nombre des individus arrêtés ne passe pas dix ou onze : on en a mis en état de surveillance trois ou quatre autres, et on s'est emparé des papiers de quelques hommes suspects. Telle sont les prétendues grandes mesures de salut public, du bruit desquelles on fait retentir toute l'Europe. Parmi les personnes arrêtées, il ne se trouve qu'un seul fonctionnaire public ; à peine s'y trouve-il un Prussien. La consternation n'a régné à Berlin que parmi ceux qui se sentoient coupables ; les autres étoient rassurés par la justice qui caractérise tous les actes du gouvernement, quoiqu'ils ne soient pas incessamment contrôlés par la clameur de quelques démagogues, se mettant à la place de la nation, dont ils sont quelquefois le rebut. Le journaliste François que nous avons réfuté, prétend que parmi les individus qui, par leur conduite, ont mérité d'être privés de la liberté, il y en a qui autrefois ont rendu des services à l'Allemagne : et cette assertion a besoin d'être rectifiée. Les personnes arrêtées, à l'exception de deux, sont des jeunes gens de vingt, à vingt quatre ans, moins criminels peut-être, qu'ils ne sont à plaindre, de s'être laissés entraîner par leurs exaltations à des projets criminels. Quels peuvent donc être les services que cette jeunesse a rendus à la patrie, si ce n'est d'avoir, à l'exemple de leurs camarades, pris les armes pour opérer sa délivrance ? Que le journaliste se rassure à l'égard de ces anciens militaires : lorsque le degré de leur culpabilité sera déterminé, la clémence du Roi saura concilier les droits de la justice avec l'indulgence que leur inexpérience et le zèle qu'ils ont déployé à une autre époque, pourront réclamer.

Il faut cependant se garder de faire sonner si haut les services que prétendent avoir rendus à la patrie des hommes qui aujourd'hui travaillent à la couvrir de desordres, et à la plonger dans l'anarchie. Le même principe qui les guidait alors, les fait encore agir aujourd'hui. Si alors ils en ont fait cause commune avec les gouvernements, c'est qu'ils étoient bien tourmentés un jour contre les principes l'enthousiasme qu'ils inspiroient à une partie de la nation.

Si la conduite du gouvernement Prussien n'a pas besoin d'être justifiée, ce gouvernement ne craint pourtant pas de la soumettre au jugement de l'opinion publique. Les prévenus, qui dans ce moment sont détenus dans une prison décente, seront traduits devant les tribunaux, aussi tôt qu'en tiendra tous les fils d'une conspiration qui, pour être absurde, n'a pas été moins étendue. Il a pris l'engagement de publier un jour les actes de la procédure : en attendant il a fait connoître par la voie officielle les faits qui en résultent. S'il est

du devoir d'un bon citoyen d'ajouter foi aux assurances d'un Gouvernement paternel, plutôt qu'aux déclamations de ces frondeurs éternels de tout ordre de choses établi, il appartient aux étrangers d'ajourner leur jugement jusqu'à ce que les tribunaux aient prononcé. Alors on verra s'il est vrai que le gouvernement s'est laissé tromper par des apparences. Si tel étoit le cas, les bons citoyens loueront encore une prévoyance qui n'a pas attendu le moment où quelques actes vigoureux n'auroient plus suffi pour empêcher que de simples apparences ne prissent un caractère trop réel. Malheureusement il n'est plus possible de se faire illusion sur l'existence, je ne dis pas d'une conspiration dont on puisse craindre le renversement des gouvernemens existans, parce qu'elle se compose d'éléments trop ridicules, mais bien d'associations secrètes par lesquelles des chefs indivisibles veulent préparer les esprits au bouleversement qu'ils méditent, et former des instrumens pour l'exécution de ces plans.

La jeunesse qui, dans les universités Allemandes, vit dans une grande liberté, dont jusqu'à ces derniers temps, elle n'avoit pas abusé, se laisse plus facilement entraîner par de vaines déclamations, surtout lorsqu'elles sortent de la bouche de maîtres célèbres, parce que l'expérience ne lui a pas encore appris à réduire à leur valeur ce que les théories renferment d'impraticable : aussi est-ce sur les jeunes gens surtout que comptent ces intrigans.

Quoi qu'il en soit des effets auxquels on doit s'attendre de ces intrigues, voici les moyens que les révolutionnaires ont préparés :

Dès l'année 1812, ils avoient essayé de former des associations entre les jeunes gens des Universités. On a la preuve des tentatives qui furent faites alors à Berlin. Ils comptoient alors sur la coopération du recteur temporaire de cette université qui jouissoit d'une certaine influence en Allemagne. Le projet échoua, mais ne fut pas abandonné. Préparé en silence, il fut exécuté à la fameuse réunion de Waterbourg, où il y avoit des députés des différentes universités. Le nombre connu de ces associations actuellement existantes, est de quatorze. Toutes sont en correspondance entre elles pour le but commun ; chacune a son organisation particulière, ses chefs, sa caisse commune. Indépendamment de ces grandes réunions qui, en apparence, sont fort innocentes, il existe des réunions particulières composées d'un choix de membres distingués par leurs talens ou leur enthousiasme. Les candidats proposés pour y entrer, sont soumis à un examen sévère : ceux qui ne visent qu'à leur instruction ou qui, susceptibles d'enthousiasme pour les nouvelles théories politiques, ne poussent pas le fanatisme jusqu'à vouloir servir d'instrumens actifs au renversement qui est le but secret des affiliations, restent dans les proplées [pour nous servir de l'expression consacrée par les chefs invisibles] sans qu'on leur permette de pénétrer dans le sanctuaire.

Leur affiliation ne laisse pas d'être utile à la société, parce qu'occupé d'objets littéraires, mais surtout de droit public et d'économie politique, ils servent à masquer le véritable but qu'on a continuelle-

ment en vue, et se préparent en même temps par le genre de leurs études, à jouer par la suite un rôle dans le nouvel ordre des choses.

On a découvert jusqu'à présent quatre de ces unions particulières, qui dirigent les quatorze grandes associations. De ces quatre, trois sont établies dans des universités : une quatrième a son siège dans la résidence d'un prince d'Allemagne. D'accord sur le projet de renverser les constitutions existantes, et sur les moyens d'y réussir, ces unions se partagent sur le régime qu'on mettra à la place de l'ordre de choses actuel. Ce que ces hommes appellent la liberté et l'égalité, en fera la base ; c'est un point convenu. Mais l'Allemagne réunie en un seul corps, formera-t-elle une monarchie élective qui n'est autre chose qu'une république, ou bien préférera-t-elle une république, purement démocratique ? Voilà la question dont la décision est encore ajournée.

Les membres de ces unions s'appellent les noirs, probablement d'après le costume soit disant national qu'ils ont adopté. Ces unions ne se composent pas seulement d'étudiants ; on y trouve des hommes de tous les états, quoique les vrais directeurs aient grand soin de se placer derrière la toile.

Dans le nombre des initiés, il y en a quelques-uns que l'on distingue par l'épithète d'absolus (d'ie unbedingten,) ou de dévoués, parce qu'ils ont contracté l'obligation de n'être dans aucuns cas retenus par quelque considération que ce soit, mais d'exécuter sans modification, et par tous les moyens possibles, ce qui, d'après leur conviction, c'est-à-dire d'après les impulsions qu'on leur a données, leur aura para nécessaire. Il est hors de doute que Sand a été du nombre de ces Séides.

Le précis qu'on vient de donner de l'organisation des sociétés secrètes, est le résultat de l'examen de plus de dix mille pièces, telles que lettres, journaux, discours, qui ont été saisis.

S'il peut rester un doute sur l'objet que ces énergumènes se proposoient, il disparaîtra lorsqu'on aura lu les phrases suivantes, littéralement extraites de ces pièces, et dont on ne nommera pas les auteurs par respect pour la justice qui s'occupe de cette affaire, ou par ménagement pour les familles auxquelles ces écrivains appartiennent.

Un individu très-connu, ayant délinqué par une action véritablement répréhensible, reçut l'avertissement suivant, dont l'original a été trouvé chez les auteurs : "Jusqu'à ce moment nous avons voulu épargner le sang. Nous accordons un nouveau délai. Que l'heure de minuit du 11 ne te trouve pas à . . . si tu veux vivre."

Cet avertissement n'eut pas de suite, parce qu'avant le délai fixé, l'autorité supérieure avoit fait partir l'individu.

"Soyez prudent, afin que la bombe ne crève pas trop tôt." Tel est l'avertissement que, sur le premier bruit des arrestations, un affidé donne à une des sociétés.

"Détruisez tous les vœux, écrit un autre, et ne conservez que notre acte constitutif ; mais surtout que les procès-verbaux disparaissent

« L'affaire seroit faite si nous avions beaucoup d'hommes comme cet excellent Sand. »

« N'est il pas à craindre que dans un moment de foiblesse, à l'agonie de la mort, Sand ne trahisse son secret ? »

« J'étudie avec zèle l'histoire des révolutions ; elles sont aussi nécessaires aux peuples que la respiration l'est aux hommes. »

« Au moment de l'exécution, notre ami N. devra se mettre à notre tête, et comme un autre Zisca, porter la Bible d'une main et le glaive de l'autre. »

« Ce n'est qu'un bouleversement total qui peut nous sauver ! »

« Le peuple ne connoît pas encore le plan pour lequel Sand s'est sacrifié ; mais il commence à l'entrevoir. »

« Renversons les trônes d'Alexandre, Frédéric, Guillaumé et de François II. »

« Il faudra qu'à chaque arbre le long de la route de Berlin à Charlottsbourg, on pendre un de ces serviteurs du trône : et cela ne sera pas même suffisant. »

« La monarchie héréditaire est une institution insensée. » Cette phrase est extraite d'un discours public, tenu par un des chefs de l'Ordre.

« Est-il donc si difficile de tuer les trente-huit ? (Il est question des trente-huit souverains de la confédération germanique.) »

« Il faut absolument que Sand meure sur l'échafaud, afin que le public apprenne bien à croire à la charité chrétienne et à la résignation ; afin qu'il voie de quels sacrifices la jeunesse allemande est capable. Dans ce siècle éclairé l'échafaud sera le symbole qui remplacera la croix. »

« Remarquez bien ceci ; il est absolument nécessaire que l'ordre actuel des choses soit changé par le peuple, par la force, et par une tragédie. »

Voilà comme s'exprime un des dévoués ou absolus, en parodiant un vers d'une tragédie allemande : « Nos cheveux ne sont pas ornés de la couronne nuptiale ; il est réservé à la hache du bourreau de les trancher. »

Le passage suivant ne seroit que risible, si les derniers événemens ne lui avoient donné quelque importance. Il est extrait du journal tenu jour par jour par un initié.

« Aujourd'hui on a voté sur le sort des Juifs. »

Faut-il augmenter ces extraits pour justifier un gouvernement prudent d'avoir pris des moyens pour étouffer ces projets ?

Si la monarchie prussienne ne jouit pas encore de la prospérité dont elle est susceptible, et si elle n'a pas encore obtenu la chartre qui lui a été promise, c'est que la main bienfaisante du Roi avoit trop de plaies à guérir, et que les intérêts des partis hétérogènes dont cette monarchie se compose, doivent être conciliés entre eux, avant qu'on puisse s'occuper d'une chose qui exige la plus mure délibération et une attention que ne puissent distraire les besoins de l'état. Les bons citoyens ne veulent pas qu'on joue le salut de l'état, pour l'essai d'une théorie philosophique. Cependant tous les travaux préliminaires

qui doivent préparer l'introduction d'un régime constitutionnel étant achevés, le roi a nommé une commission de sept membres, chargée d'examiner le plan que son chancelier d'état lui a soumis. Cette commission dans laquelle siègent des membres aussi connus par leurs idées libérales que par leur loyauté est sur le point de commencer ses travaux. Les bases du plan qu'elle doit examiner assurent à la nation un régime municipal soustrait à l'arbitraire (unique base de toute liberté dans un grand Etat), et une représentation vraiment nationale qui soit à l'abri de l'influence cénagogique et garantie contre les séductions ministérielles. Ainsi la Prusse va jouir d'une constitution libérale, qui ne coûtera pas de larmes, et ne causera pas même de regret à qui que ce soit, si ce n'est à ceux qui cherchent à séparer la cause du roi de celle de son peuple.

MONSIEUR CHEVRUS, Evêque de Boston, arrivé à Montréal le 9 de Juin au soir, reçu du Clergé autorisé par Monseigneur le Coadjuteur, tous les honneurs dus à son caractère Episcopal et à son caractère personnel. Tous les Curés des environs s'empressèrent en grand nombre de lui rendre leurs hommages et le 8 Juin à Chambly où il coucha, et le 9 à Longueuil où il dina. Il s'applaudissent tous et se félicitent d'avoir saisi cette occasion de le connoître.

L'objet de son voyage étoit de ramener, avec lui quatre Religieuses Irlandoises destinées à former un couvent d'Ursulines à Boston pour l'instruction de la jeunesse. Monsieur THAYER, par amour pour cette ville où il étoit ministre avant sa conversion, avoit laissé quelques fonds destinés à cette fondation; il avoit choisi et commencé lui même à former à Limerick ces quatre Demoiselles qui étoient ses pénitentes. DIEU bénit son dessein et leur donna le courage d'abandonner pays, parents, amis, aisance pour aller à huit cent lieues dans un climat et dans des occupations si différentes. Mr. De Maignon exécuteur testamentaire de Mr. Thayer les plaça chez les Ursulines des Trois Rivières où elles demeurèrent plusieurs années, pour y être formées aux différents devoirs de leur institutions.

Monseigneur l'Evêque de Boston a visité le 10 toutes les communautés de Montréal, le lendemain Dimanche il a prêché à la Paroisse; il a donné la Confirmation au Petit Séminaire et à la Congrégation, et il est parti lundi, le 12 dans la matinée. Il a parlé dans toutes les occasions qui se sont présentées; toujours il s'est fait admirer par l'apropos, par la facilité, la variété l'onction de son élocution. Enfin il nous a laissé la plus grande opinion de sa piété, de son esprit, de son âme et de son cœur.

Nous sommes mortifiés d'être tout à fait au dépourvu de Nouvelles, tant Ecclésiastiques que Politiques; nous le sommes encore plus de n'en avoir reçu aucune de Monseigneur l'Evêque de Québec, depuis son arrivée à Lion, le 8 Mars dernier. Cependant ce silence à son égard peut nous induire à croire que Sa Grandeur est en route pour le Canada et peut être sur le point d'arriver.